

Le Père Lafitau

Chateaubriand et ses précurseurs français d'Amérique
Volume 4, numéro 3, août 1968

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036337ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036337ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1968). Le Père Lafitau. *Études françaises*, 4 (3), 317-324.
<https://doi.org/10.7202/036337ar>

LE PÈRE LAFITAU

Des récits qu'a laissés le dix-septième siècle, le dix-huitième tire des synthèses. Et des hypothèses. Quelques années avant Charlevoix, un autre jésuite, le P. Joseph-François Lafitau (1670-1740) avait étudié les *Mœurs des Sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps* (1724) : les unes, pense-t-il, éclairent les autres ; les Sauvages font comprendre les Anciens, et réciproquement. Comme Chateaubriand dans la première partie du *Génie du christianisme* (la plus vieille), il recherche partout les vestiges d'une révélation primitive : ainsi le dogme de la Trinité se retrouve dans toutes les religions à mystères. Ses rapprochements nous font sourire ; il n'en a pas moins quelque idée de la science comparée des religions. Il sait aussi noter, en bon observateur, des traits d'ethnographie ou de folklore. Des textes que nous reproduisons, le premier donne un aperçu de sa méthode ; le deuxième, sur la fabrication du sucre d'érable, a surtout du pittoresque, et Chateaubriand consacre un chapitre de son *Voyage en Amérique* à la même description.

Mythologie comparée

Pour rendre donc à la Religion tout l'avantage qu'elle peut tirer d'une preuve aussi forte que l'est celle du consentement unanime de tous les Peuples, & pour ôter aux Athées tout moyen de l'attaquer par cet endroit, il est nécessaire de détruire la fausse idée que ces Auteurs ont donnée des Sauvages ; puisque cette idée seule est le fondement d'un préjugé si désavantageux.

Je sçais que dans ces derniers temps on a voulu infirmer cette preuve du consentement unanime des Peuples à reconnoître une Divinité, comme si ce consentement unanime pouvoit être susceptible d'erreur : mais les sophismes & les subtilités de quelque particulier qui n'a point de Religion, ou dont la Religion est fort suspecte, ne peuvent pas ébranler une vérité qui a été reconnuë par les Payens même, qui a

été reçûë de tout temps sans contradiction, & qu'on peut supposer comme un principe.

Il n'est donc question que de prouver cette unanimité de sentimens dans toutes les Nations, en montrant qu'en effet il n'en est point de si barbare qui n'ait une Religion, et qui n'ait des mœurs. Or je me flatte de rendre la chose si sensible qu'on n'en pourra douter, à moins de vouloir s'aveugler au milieu de la lumière.

Non-seulement les peuples qu'on appelle Barbares, ont une Religion; mais cette Religion a des rapports d'une si grande conformité avec celle des premiers temps, avec ce qu'on appelloit dans l'Antiquité les Orgies de Bacchus & de la Mere des Dieux, les mystères d'Isis & d'Osiris, qu'on sent d'abord à cette ressemblance, que ce sont partout & les mêmes principes & le même fonds.

En matière de Religion nous n'avons rien dans l'Antiquité profane de plus ancien que ces Mystères & ces Orgies qui composoient toute la Religion des Phrygiens, des Egyptiens & des premiers Crétois, lesquels se regardoient eux-mêmes comme les premiers Peuples du monde, & les premiers Auteurs de ce culte des Dieux, qui de chez eux avoit passé à toutes les Nations, & s'étoit répandu par tout l'Univers.

Mais comme entre les Auteurs de cette Religion & ceux qui en ont écrit, il s'est écoulé plusieurs siècles de ténèbres & d'obscurité; que ces Ecrivains n'ont paru que dans le temps de sa corruption: & après qu'elle a été altérée par une multitude de fables sans nombre, il leur a été impossible de remonter jusqu'au temps de son origine: Ils nous ont fait d'Isis & d'Osiris, de Bacchus & de Cérés, & de quantité d'autres, des Législateurs particuliers dont on a fixé les époques comme on a voulu; & ces époques dans l'idée commune, sont non-seulement beaucoup postérieures à la Création du monde, mais même au Déluge.

Comme l'idée de cette Religion ne nous est venuë que du temps de sa corruption, elle n'a jamais dû paroître que comme une Religion monstrueuse. En effet, elle est enveloppée de toutes les ténèbres de l'Idolâtrie & de toutes les horreurs de la magie, sources fécondes des plus grands

crimes, des plus pitoyables égaremens de l'esprit, & des plus grands desordres du cœur.

Cette corruption cependant, quelque énorme qu'elle soit, n'est pas si générale, qu'on ne trouve dans le fonds de cette Religion corrompuë des principes contradictoirement opposez à la corruption, des principes d'une morale étroite qui demandent une vertu austère, ennemie du desordre, & qui supposent une Religion sainte dans son origine, sainte avant qu'elle ait été corrompuë. Car il n'est pas naturel de penser que la pureté de la morale soit née de la corruption & du vice, au lieu qu'il n'est que trop naturel de voir le vice & la corruption gâter & altérer les choses les plus saintes.

Il se trouve outre cela dans cette Religion de la première Gentilité une si grande ressemblance entre plusieurs points de créance que la foi nous enseigne, & qui supposent une révélation; une telle conformité dans le culte avec celui de la Religion véritable, qu'il semble que presque tout l'essentiel a été pris dans le même fonds.

On ne peut nier cette ressemblance & cette conformité. On trouve, par exemple, des vestiges du Mystère de la très-Sainte Trinité dans les mystères d'Isis, dans les ouvrages de Platon, dans les Religions des Indes, du Japon & des Méxiquains: & on découvre plusieurs autres traits semblables dans la Mythologie payenne, ainsi que je le ferai voir dans la suite.

Pour ce qui est du culte, les Saints Pères ont été eux-mêmes frappés d'y voir cette ressemblance, non-seulement avec ce qu'il y avoit d'essentiel dans la Loi Mosaïque, mais encore avec presque tous les Sacremens de la Religion Chrétienne, & ils n'ont trouvé à cela d'autre réponse, si ce n'est de dire que le Démon avoit toujours affecté d'être le singe de la Divinité, & de se faire rendre le même culte, que rendent à Dieu ses véritables Adorateurs. Ceux qui dans ces derniers temps ont parlé des Religions répanduës dans les Indes Orientales & Occidentales, ont montré cette conformité en suivant l'explication des saints Pères. Acosta en particulier, s'est trop étendu sur cette idée.

Cette conformité, & le peu de connoissance qu'on a des premiers siècles dont il ne reste aucuns monumens de l'Antiquité profane qui ne soient postérieurs aux Livres de Moïse, ont fait dire que les Religions du Paganisme fondées par des Législateurs particuliers, avoient presque tout tiré de la Loi Mosaique; & un des plus grands hommes de nôtre siècle a poussé la chose si loin, qu'il a entrepris d'expliquer toute la Mythologie payenne quant à la partie historique, & d'en rapporter tous les Dieux & toutes les Déeses à Moïse & à Séphora son épouse.

Je n'ignore point le respect qu'on doit au caractère & à la profonde érudition de l'Auteur de ce sentiment: mais quelque bonne intention qu'il ait eu, & quelque avantage qu'il prétende en retirer contre l'impiété, en montrant que tous les Dieux de l'Antiquité n'étoient que des figures de Moïse, qui faisoit profession lui-même d'être un des plus humbles serviteurs du Dieu que nous servons, il me semble que ce sentiment donne beaucoup de prise pour attaquer la Religion, favorise les Athées, & ceux qui peuvent prétendre que la Religion n'est qu'une invention purement humaine, & l'ouvrage de la politique.

Car s'il est vrai que toutes les Religions ayent copié Moïse, s'il est lui-même le type de toutes leurs Divinités, & le sujet de toutes les fables de la Mythologie, il sera vrai aussi qu'avant Moïse, toute la Gentilité aura été sans Religion & sans Dieux. Il sera vrai de dire que pendant plus de 3000. ans, le monde, si l'on en excepte ce peu de Patriarches dont est sorti le Peuple choisi, aura vécu dans ce parfait abrutissement que les Auteurs Payens supposent aux hommes avant le temps d'Isis & d'Osiris, de Jupiter & de Junon, de Cadmus & de Cécrops qui commencèrent à les policer; au lieu qu'ils vivoient auparavant comme des bêtes. Il sera vrai de dire que des Législateurs postérieurs à Moïse, profitant de son exemple, se seront servis de la foiblesse des hommes & de leur ignorance, pour les tenir en bride par une crainte servile pour des Dieux imaginaires, qui n'auront rien au-dessus de l'homme, si c'est à Moïse que se rapportent tous ces Dieux: & qui est-ce qui garantira que Moïse lui-même n'en a pas imposé aux Hébreux, s'il

a été facile aux autres Législateurs prophanes de séduire toute la Gentilité?

(*Mœurs des Sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, Paris, Saugrain, 1724, t. I, p. 6-11.)

La récolte du sucre d'érable

Le même Strabon nous apprend, que les vastes régions de la Scythie produisoient aussi leur miel, où les Abeilles n'avoient point de part. Mais il étoit différent de celui des Indes, & de l'Arabie heureuse, en ce que ce dernier étoit produit dans les Roseaux. Au lieu qu'il dit simplement que dans l'Hircanie & dans quelques autres païs voisins, c'étoient des arbres, qui étoient comme autant de ruches, & dont le miel découloit par toutes les feuilles. Strabon parle encore ici dans les principes de l'ignorance commune aux Auteurs de l'Antiquité, touchant la manière dont se faisoit le sucre; de sorte qu'il paroît être dans la même erreur où étoient ceux qui croyoient que le sucre fut une gomme, une liqueur, ou un sel, qui transpiroit par les pores des feuilles; ou bien une rosée celeste laquelle se christallisoit & se condensoit, comme la Manne: Il est cependant naturel de penser que Strabon ne fait que nous indiquer ici la manière dont nos Sauvagesses font le sucre, qu'elles expriment du suc des arbres, & en particulier des Erables: ce que je vais maintenant expliquer.

Au mois de Mars, lorsque le Soleil a pris un peu de force, & que les Arbres commencent à entrer en séve, elles font des incisions transversales avec la hache sur le tronc de ces arbres, d'où il coule en abondance une eau, qu'elles reçoivent dans de grands vaisseaux d'écorce; elles font ensuite bouillir cette eau sur le feu, qui en consume tout le phlegme, & qui épaisit le reste en consistance de syrop, ou même de pain de sucre, selon le degré & la quantité de chaleur qu'elles veulent lui donner. Il n'y a point à cela d'autre mystère. Ce sucre est très-pectoral, admirable pour les médicamens; mais quoiqu'il soit plus sain que celui des Cannes, il n'en a point l'agrément, ni la délicatesse, &

a presque toujours un petit goût de brûlé. Les François le travaillent mieux que les Sauvages de qui ils ont appris à le faire; mais ils n'ont pû encore venir à bout de le blanchir, & de le raffiner.

Pour que les Arbres donnent leur eau en abondance, il faut qu'il y ait au pied une certaine quantité de neige, laquelle entretienne leur fraîcheur; qu'il gèle bien pendant la nuit, & que le jour soit pur, serain, sans vent & sans nuages; car le Soleil ayant alors plus de force, dilate les pores des arbres que le vent au contraire resserre; de sorte qu'il les empêche de couler. Les Arbres cessent de donner, lorsque la sève commence à prendre plus de consistance, & à s'épaissir. On s'en apperçoit bien-tôt; car outre que les Arbres donnent moins, l'eau qui en sort, est plus glaireuse; & quoiqu'elle ait plus de corps que la première, elle ne peut plus se christalliser, ni être mise en pain de sucre, & ne fait plus qu'un syrop gluant et imparfait.

Les Poètes, dans les descriptions qu'ils font de l'Age d'or, ou des Siècles qui peuvent lui être comparés, nous disent entr'autres merveilles, que les chênes les plus durs distilloient du miel, ou qu'ils en distilleront. S'ils ont prétendu mettre cela de niveau avec leurs Hyperboles, ou d'autres Phénomènes purement symboliques & métaphoriques, comme quand ils disent que le miel coulera des rochers; que les buissons produiront des grappes de raisin; qu'on verra sortir des fontaines de lait & de vin; nos Sauvages font voir qu'ils en savent plus qu'eux, ayant sçû tirer des érables, qui sont une espèce de chêne très-dur, un suc naturel, lequel a autant, ou plus d'agrément, que le miel que font les Abeilles.

Il se trouve beaucoup d'arbres & de plantes, dont on peut faire du sucre & diverses liqueurs, sans parler des espèces de palmiste. Les Noyers donnent une eau beaucoup plus miellée que celle des érables. Le sucre en est fort bon. Celui d'eau de frêne est très-délicat; mais il faut une quantité considérable de cette eau, & beaucoup plus qu'il n'en faut pour faire celui d'érable. On fait un sucre encore plus fin des fleurs du cotonnier, connu des Botanistes sous le nom d'*Apocynum Canadense*; mais je ne sçache pas que

les Sauvages tirent aucun sucre, ou aucun miel du suc des fleurs, comme faisoient autrefois les Zigantes, Peuple d'Afrique, lesquels égaloient en ce point le travail des Abeilles.

L'Auteur de la nouvelle Histoire de la Virginie parle d'un arbre qui y porte le miel, « lequel est contenu dans une gousse épaisse & enflée, qui paroît de loin comme la cosse des pois ou des fèves ». Strabon dit que dans les Indes, il se trouve un arbre d'une médiocre grandeur, qui porte des écosses de la longueur de dix doigts, pareilles à celles des fèves, & qui sont pleines de miel; mais d'un miel si dangereux, que ceux qui en goûtent, ont bien de la peine à en réchapper. Le même Auteur fait mention de certains arbres qui portoient une espèce de miel aux extrémités de leurs branches, ou dans les boutons de leurs feuilles; ce miel rendoit fols ceux qui en prenoient; & il raconte que les Mofinœciens, dans le païs desquels ces arbres se trouvent, se servirent avec adresse de la douceur de ce miel, pour faire une trahison aux Troupes du grand Pompée. Ils vinrent au-devant d'elles sous le semblant d'une feinte amitié, ils les régalarént, leur firent boire de cette liqueur en quantité, & taillèrent en pièces trois Cohortes entières lorsque cette boisson les eut mis hors de sens & hors d'état de se défendre. Il y a apparence que les Mofinœciens faisoient de ce miel des liqueurs agréables; mais qui enyvroient comme le vin, ceux qui en bûvoient avec excés, & que les Troupes Romaines, qui n'y étoient pas accoûtumées, furent plutôt yvres que ceux qui les invitoient, & leur tenoient compagnie à en boire. Il est aussi très-probable qu'Hérodote parle d'une boisson enyvrante, sous le nom de miel, lorsqu'il dit des Ouvriers de Callatébe en Lydie, qu'ils faisoient un miel artificiel avec du froment & des bruyeres.

L'eau d'Erable est très-gratieuse à boire sans être cuite. Elle aigrit d'elle-même, & fait un vinaigre passable, si on la conserve quelque tems. On en peut faire un très bon hydromel avec son syrop; mais on ne pourroit pas en tirer de l'eau-de-vie comme on le fait des cannes de sucre.

Les Auteurs modernes croient que les Anciens ne se servoient du sucre que dans la Médecine. Pline le dit & les

autorise, ainsi que je l'ai déjà remarqué, & cela peut être. Mais le sucre ayant le même nom que le miel, & ayant dans son usage quelque chose encore de plus agréable, qui les empêchoit de s'en servir au lieu de miel, qu'ils mettoient à toutes sauces, jusques dans leur pain & dans leur vin.

Les Sauvagesses font cuire leur bled d'Inde en guise de Pralines dans leur syrop d'Erable, & elles mêlent leur sucre broyé avec les farines goulées, dont elles font les provisions pour tous leurs voyages. Cette farine s'en conserve mieux, & est beaucoup plus agréable.

(Mœurs des Sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps, Paris, Saugrain, 1724, t. I, p. 139-143.)